

# SYCOPHANTES et SOPHOMORES

Par Madame le Professeur émérite Françoise THIBAUT

Les enragés de la *théorie du complot* se délectent toujours de l'antépénultième paragraphe de l'**Empire du soleil** de James Graham Ballard<sup>1</sup>: « Un jour la Chine punirait le reste du monde, exercerait une vengeance effrayante. » (Folio 2179 page 432).

Sycophantes et Sophomores vouent un culte à cette petite phrase anodine, peut être prémonitoire, écrite en 1984, au temps joyeux où la Chine – sous la férule de l'énergique Deng Xiaoping – commençait sa carrière d'usine du monde, fabriquait déjà toutes nos brosses à dents, des milliards de tongs et de fringues charmantes à des prix défiant toute concurrence.

C'était le bon temps.

Dans la Grèce antique, surtout à Athènes, le *Sycophante* était le dénonciateur pro, celui qui cherche la petite bête, le délateur, voire l'espion ou le mouchard, le diffamateur. Bref, il enquiquinait le *Sybarite* qui ne pensait qu'à jouir du présent. Dans les médias on l'appelle parfois *journaliste d'investigation*.

Le *Sophomore* récent nous vient des États Unis, autant dire un abruti inconséquent. C'est le nom que les Universités (en particulier celles de l'Ivy League<sup>2</sup>) donnent à leurs étudiants de Seconde Année, ceux qui ont passé le cap redouté de la Première.

Souvent ils en tirent une insatiable vanité, se croyant omniscients, incollables sur tout sujet, se préparant à diriger le monde. C'est pourquoi *Sophomore* désigne aussi, par extension, un individu aussi prétentieux qu'ignorant.

Ce peut être aussi un beau nom de chat. Mais avec pedigree.

La dureté des temps actuels nous invite à la modération, nous enjoint sans l'avouer d'esquisser notre testament, de nous alléger de toute prétention inutile. Pourtant une des grandes jouissances de l'occidental épris de matérialisme reste s'approprier tous les territoires, tous les éléments de la puissance, aimant à s'encombrer de choses inutiles, envahissantes. Une sorte de maladie « possessioniste », au moins aussi insatiable que la curiosité de l'enfant d'éléphant cher à Rudyard Kipling.

Peut-être allons-nous être contraints de renoncer au gâchis, de respecter l'agriculture, méprisée depuis tant de décennies, d'envisager la simplicité, d'en finir avec les prétentieux buildings gratteurs de ciel, les échangeurs routiers, le gigantisme aéroporté, l'interminable litanie des vacances, les flottants immeubles de croisières, tout ce qui pollue, abîme, détruit la sérénité de tout espace naturel, sans discernement ?

Bien sûr, nous ne deviendrons pas Spartiates. D'ailleurs ces gens-là ont fort mal fini. Ils avaient la manie de se défaire des enfants surnuméraires et des vieillards encombrants. Mais le retour d'un peu de joyeuse raison serait sain et bienvenu.

---

<sup>1</sup> James Graham Ballard, auteur britannique, (1930/2009), très connu pour sa pensée marginale et souvent provocatrice. Très connu pour *Le monde englouti*, *Crash* en 2005 et surtout *l'Empire du soleil* (1986) basé sur son enfance à Shanghai pendant l'occupation japonaise, adapté au cinéma par Steven Spielberg en 1987 avec un énorme succès mondial.

<sup>2</sup> L'Ivy Ligue (Ligue du Lierre) regroupe les 8 Universités les plus anciennes et les plus prestigieuses des États Unis. Parmi elles, Harvard, Yale, Princeton...

Suivrons-nous la belle démarche mentale de V.S. Naipaul (Nobel de littérature 2001) avec son itinéraire incertain, sa modeste famille brahmane, émigrée à Trinidad, boursier étudiant à Oxford, éternellement *déraciné*, mais heureux à la recherche d'une humanité éternellement tolérante ? Relire avec enthousiasme « Comment je suis devenu écrivain », court récit dans lequel il dévoile l'extermination par l'anglais Walter Raleigh vers 1618 du peuple Chaguanès pour s'approprier son tabac.<sup>3</sup>

Ou bien, partions-nous avec Frédéric Prokosch sur les routes de l'Orient contées en 1935 avec « Les Asiatiques » (Gallimard) : quatre sous en poche, bien avant que l'Asie centrale ne se retrouve dévastée par les essais nucléaires. Ni internet, ni portable, ni carte de crédit, juste des rencontres heureuses ou aventureuses, avec des gens souvent démunis de presque tout, mais généreux, même s'ils sont parfois voleurs avec le couteau facile. Que dire du moine bouddhiste zen Soseki avec son « Oreiller d'herbes » : « ...le printemps invite au sommeil. Les chats en oublient d'attraper les souris. Les hommes oublient leurs dettes. Parfois même on oublie qu'on a une âme. Le paysage n'attend rien de moi ». À moins de s'aventurer avec Maurice Pons auprès de Madame « Rosa », mystérieuse personne, sans autre bagage que l'étonnement.

L'actuelle pagaille nous rappelle sans pitié l'incertitude de notre condition. La nature nous envoie de mystérieux prédateurs, peu visibles, incontrôlables. Elle se venge peut-être de trois siècles de saccage, de millénaires de sottise et de vanité. L'être humain semble le plus puissant de la planète, or cette dernière lui rappelle souvent son insignifiance. Nos simagrées apparaissent dérisoires, comme nos imaginations pour « échapper à ce qui nous échappe ». La volonté de domination et la capacité d'adaptation continue sont sans cesse tempérées par les changements naturels que nous tournons en catastrophes, les maladies pandémiques.

Le grand manque est peut-être la Foi, quelle qu'elle soit, la relation avec le divin, l'au-delà. La laïcité militante mène en ces circonstances à l'impasse philosophique, représente pour beaucoup un « manque » et génère l'angoisse. Le divin, la croyance en une volonté qui nous dépasse, nous guide, nous assiste, nous aime parfois, permet d'accepter sa propre fin, développe l'espérance, atténue la peur. Cela fait défaut dans nos soins acharnés à la prolongation : il faut aussi de l'âme. Existe-t-elle ? Est-elle l'émanation d'une Puissance qui nous renvoie à nos limites ? Ou bien l'expérience de notre faiblesse devant l'incertain met-elle le divin hors-jeu ? L'Évêque Bossuet, l'Aigle de Meaux, ne cessa de rappeler « Nous entrons dans la vie avec la Loi d'en sortir ».

Le sage Naïpaul confie : « le monde est toujours en mouvement. C'est l'essence même de la vie. Partout et toujours, à un moment ou à un autre, les gens sont...dépossédés de leur propre vie, de ce qu'ils avaient cru stable et durable ».

Le désordre actuel effrite, casse ce que nous croyions stable et durable depuis plusieurs décennies. Gigantesque Cirque aux effets collatéraux : « baby flop » depuis le début de ce siècle, overdose de divorces, femmes en miettes, enfants abandonnés, attachés au radiateur, découverte de millions de morts solitaires, notaires submergés, une consommation exponentielle, surtout de drogues en tous genres, arrivée massive chez les éditeurs de manuscrits (du moins ceux générés par l'I.A.) narrant le vécu et le ressenti de multiples *sycophantes* et *sophomores* adoués par un Monsieur loyal, déloyal, local ou planétaire, fouet à la main, cacochyme et thuriféraire.

---

<sup>3</sup>V.S. Naipaul, découvrit par hasard le récit de Walter Raleigh, à la bibliothèque de l'Université d'Oxford, alors qu'il collaborait à l'écriture d'un « guide » touristique sur l'île de Trinidad. ( « Comment je suis devenu écrivain » ( en français, 10/18 N°3467)